

Philippe Meirieu

« Donner le goût de grandir »

À propos d'*Intermezzo* de Jean Giraudoux



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Sans aucun doute la gravité qui empreint l'œuvre de Montherlant ¹ sied-elle particulièrement bien à la réflexion éducative et permet-elle de comprendre à quel point des événements, que nous autres adultes considérons comme anecdotiques, peuvent prendre une extraordinaire importance dans la vie d'un enfant ou d'un adolescent. En effet, trop souvent, l'empressement avec lequel nous traitons nos propres affaires comme si, à chaque instant, le sort du monde en dépendait, nous fait regarder avec condescendance ou, au mieux, avec la tendresse amusée du « ça te passera ! », les inquiétudes, les angoisses et les larmes de notre progéniture. Nous semblons croire que les vrais soucis ne commencent qu'avec l'âge et que le sérieux comme la souffrance n'apparaissent qu'à la majorité civile. Or, la littérature - et c'est là un de ses immenses mérites - nous donne à voir des enfants et des adolescents traversés de terribles inquiétudes et dont le poids des préoccupations n'a rien à envier à nos problèmes d'adultes.

¹ Cette étude vient après celle de la pièce de Montherlant *La ville dont le prince est un enfant* dans *Des enfants et des hommes* (à consulter sur le site www.meirieu.com, dans la rubrique « articles »).

Qu'on relise par exemple *Les désarrois de l'élève Törless* où, sans pathétique ni grandiloquence, Musil nous livre l'expérience d'un jeune homme affronté à la découverte que « l'indicible se confond souvent avec l'innommable »², et l'on verra à quel point les blessures de ce siècle, les interrogations fondatrices de notre modernité sur la part de ténèbres qui habite notre rationalité triomphante... tout cela est présent - et avec quelle densité ! - dans ce que nous réduisons trop souvent aux caprices passagers d'une adolescence tourmentée. Nos enfants sont sérieux, infiniment sérieux, et rien n'est plus faux que de réduire leur vie et leurs états d'âme à l'infantile. Nos enfants sont préoccupés - souvent bien plus que nous-mêmes - par les questions fondatrices de « l'humaine condition » et ce n'est pas un hasard si les contes de Perrault ou d'Andersen comme les mythes de *La Guerre des Étoiles*, qui les séduisent encore, traitent de questions aussi essentielles que l'inceste ou l'anthropophagie, la fidélité et la trahison, le mystère de nos origines et l'inquiétude devant la mort... Mais si nos enfants sont sérieux, ils nous désarçonnent parfois parce qu'ils manquent tragiquement à nos yeux de cet « esprit de sérieux » que nous prenons pour le gage de la profondeur de nos préoccupations. Il leur arrive parfois d'être inquiets, tendus, raides dans leur opposition, recroquevillés dans leur angoisse, maudissant le monde entier, détestant tout à coup tous leurs proches, envisageant la fugue immédiate, appelant la mort de leurs vœux... et de s'esclaffer, l'instant d'après, dans un rire libérateur qui semble leur faire oublier tout le reste. Notre logique d'adulte nous fait alors conclure que tout ce qui précédait « n'était que du cinéma ». À tort. Le sérieux n'est pas « l'esprit de sérieux » et la force d'une inquiétude ne se mesure pas à l'obstination avec laquelle on s'y enferme. Au contraire : cette obstination, dont les adultes sont si friands, se fait vite calcul, savante programmation, rôle de composition dans lequel on campe par souci stupide de la continuité - nous disons aussi de la « cohérence » - de notre image sociale.

C'est pourquoi, pour appréhender les réalités éducatives, nous avons besoin de textes qui sachent refléter cette étrange alchimie de sérieux et de légèreté qui caractérise l'enfance et l'adolescence et que nous avons tant de mal à comprendre. *Intermezzo* de Jean Giraudoux³ est un de ces textes qui, précisément, nous introduit quelque peu dans ce mystère et nous permet d'approcher « le secret » : « *Ne voyez-vous pas*, dit Isabelle, l'héroïne de cette pièce en trois actes, *que ce visiteur - il s'agit d'un spectre - m'apporte ce que j'ai passé mon enfance à désirer, le mot d'un secret !* »

La pièce se déroule dans un petit village du Limousin et réunit des personnages qui semblent sortis tout droit d'un conte pour enfants : il y a là le Maire, sérieux et soucieux des intérêts de sa commune, le Droguiste qui, à force de préparer des potions étranges, se prend parfois pour un sorcier, le Contrôleur des poids et mesures qui compense le caractère rébarbatif de ses activités par une forte inclination à la rêverie poétique, l'Inspecteur de l'Instruction publique, fonctionnaire zélé de la République, pourfendeur du clergé, de la superstition et garant de l'ordre social, les demoiselles Mangebois, vieilles commères gardiennes de la moralité publique, deux bourreaux, historiens intarissables, qui se disputent le privilège de l'exécution d'un condamné, et une bande de petites filles, particulièrement sottes et délurées. Il y a là surtout Isabelle, une jeune fille qui peut avoir seize ou dix-sept ans : c'est par elle, semble-t-il, que le désordre et le scandale arrivent. Institutrice aux méthodes subversives, c'est une personnalité complexe qui fait dire au Droguiste : « *Il y a une transition à ménager entre l'Isabelle que nous connaissons, si vive et terrestre, et je ne sais quelle Isabelle amoureuse et surnaturelle à nous inconnue.* »⁴ Rieuse et insolente, elle aime, en effet, la vie et ses plaisirs, elle « la croque même à pleines dents ». Mais elle semble aussi exister ailleurs et comme en décalage constant avec elle-même, ainsi que le remarque l'Inspecteur :

² L'expression est de Philippe Jacotet, dans sa postface de l'ouvrage (Le Seuil, Paris, 1960).

³ Nous utilisons, pour cette étude, l'édition parue en « Livre de poche », n°1209, qui reprend l'édition originale parue chez Bernard Grasset en 1933.

« Dans sa toilette, à côté de sa robe, de son collier, j'ai distingué une seconde Isabelle, toute pâle, parée et préparée pour un rendez-vous infernal. » C'est qu'effectivement il semble bien qu'Isabelle entretienne des relations avec un spectre, peut-être un mari jaloux qui se serait noyé après avoir tué femme et son amant et qui rôderait, mélancolique, au bord d'un étang, sur les lieux de son crime. Les demoiselles Mangebois, qui ont réussi à se procurer le journal intime d'Isabelle, apportent la preuve de ces rendez-vous du crépuscule et y voient la cause des dérèglements insensés qui frappent la commune : les électeurs ne vont plus aux urnes, les enfants battus quittent leurs mauvais parents, les femmes abandonnent leurs maris ivrognes pour de jeunes amants fringants, « les riches neurasthéniques prétendent habiter des masures, les pauvres heureux des palais » et, surtout, les résultats de la loterie mensuelle défient le bon sens : « c'est le plus pauvre qui gagne le gros lot en argent, et non le gagnant habituel, M. Dumas le millionnaire [...] ; c'est (le) jeune champion qui gagne la motocyclette et non la supérieure des bonnes sœurs à laquelle elle échéait normalement ».

Ainsi le texte de Giraudoux peut-il être lu, en écho avec son titre - qui désigne un « intermède » dans la commedia dell'arte - et ainsi que le suggère le prénom du personnage principal - qui est celui de l'ingénue dans les comédies italiennes - comme une sorte de pantomime où s'agitent des personnages caricaturaux et se révèle l'absurdité de situations que notre esprit engourdi a fini par considérer comme normales. Isabelle, qui voit le spectre, voit aussi tout ce que nous ne voyons plus : son regard va au-delà des apparences et dénonce les conventions faciles sur lesquelles la vie sociale a fini par s'installer. En fait, Isabelle voit « l'au-delà » : au-delà de la vie et de l'éphémère passage que nous faisons en ce monde. Au-delà de la mort, frontière fragile que franchissent si facilement la mémoire, le souvenir, l'affection et l'amour. Au-delà de toutes les formes de mort : la résignation à l'injustice et au « désordre établi », l'immobilisme de ceux qui ont définitivement banni l'imagination, la bêtise répétitive et bornée qui s'abandonne à la léthargie des préjugés. Le regard d'Isabelle traverse le miroir et inverse les valeurs. Comme Alice chez Lewis Carroll, elle bascule dans un autre monde où le « bon sens » n'a plus cours. Mais, contrairement à Alice, elle entraîne avec elle tous les habitants du village et se trouve alors confrontée à leur résistance : c'est ce qui fait la trame même du spectacle.

Intermezzo apparaît donc bien ici comme une parenthèse, une sorte de brèche dans l'espace-temps de la socialité, un moment où l'esprit d'une jeune fille prend les commandes du monde et en transforme miraculeusement les règles du jeu. Car Isabelle, comme tout adolescent, ne peut accepter la médiocrité des choses. Elle ne supporte pas l'étroitesse et la mesquinerie qui caractérisent son existence terrestre. Tout ce qu'on lui a appris, dit-elle, à ses camarades et à elles, « c'est une civilisation d'égoïstes, une politesse de termites ». Les adultes qui l'entourent lui apparaissent étriqués, empêtrés dans des préoccupations bassement matérielles, ridicules dans leurs gesticulations quotidiennes si éloignées des questions essentielles auxquelles, elle, elle résonne. Et Isabelle, comme beaucoup d'adolescents, s'imagine que ses aspirations ne pourront se réaliser qu'en dehors du monde, dans « l'au-delà ». C'est pourquoi elle veut entrer dans l'univers des spectres, de « ces morts dont toute part est noble, purifiée, pure ». Elle caresse l'espoir de les rejoindre dans l'absolu. Rien d'horrible dans la mort à laquelle elle songe, rien qui évoque la maladie ou la charogne. Aucun renoncement bien contraire. L'accès de plain-pied aux satisfactions les plus belles, à la réalisation des désirs les plus merveilleux. Le « délire poétique » enfin réalisé... La mort pour Isabelle, apparaît comme la seule manière acceptable de vivre, digne, à la hauteur de l'exigence de pureté qu'elle porte en elle.

Isabelle représente ainsi, dans un spectacle où la jubilation du langage et l'humour des situations écartent résolument tout danger d'apitoiement et mièvrerie, l'archétype de l'adolescence. Elle pose, à sa manière et dans le registre la fable, les questions que se posent, à côté de nous, bien des adolescents que nous rencontrons : « comment mes parents, mes professeurs, les gens sérieux et raisonnables qui m'entourent, peuvent-ils être si lents, si mous, si fades, si hypocrites et calculateurs, si résignés et compromis avec la médiocrité... quand l'amour, la beauté et la justice s'imposent si impérieusement ? » Interrogation légitime pour

l'adolescent qui découvre simultanément, autour de lui, l'imperfection, quand ce n'est pas la laideur, du monde et, au fond de lui, la force des exigences qui l'animent. Rien d'étonnant qu'il soit tenté de se laisser aspirer en une fuite en avant irrémédiable, par un absolu sans compromission. Chateaubriand, on s'en souvient, fait dire à René, en un moment d'exaltation sublime : « *Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René...* »

Ainsi la fascination de la mort comme perfection suprême, rupture radicale avec l'étroitesse d'un univers toujours si terne à côté des miroitements de l'au-delà, est une composante fondamentale de l'adolescence. Certes, elle se manifeste sous des formes moins poétiques que dans *Intermezzo*. Mais, si nous savons la voir, Isabelle est toujours là. Elle s'appelle Myriam ou Aurélie. Elle est anorexique depuis qu'elle a été victime d'une agression sexuelle : elle a honte de son corps et préférerait s'endormir doucement dans la nostalgie d'une enfance perdue. D'autres se nomment Carole ou Lydia : elles ont découvert la drogue par hasard, alors que, minées par l'ennui ou l'échec scolaire, le temps leur paraît vide et l'avenir bien trop improbable. Elles attendent, tout au long de journées qui n'en finissent pas, le moment de s'enfuir... « anesthésie », « désincarnation », disait Giraudoux... mais quelle différence ? Et puis il y a aussi José ou Jérôme qui « s'éclatent » tous les vendredis au crépuscule - à l'heure où viennent les spectres - en d'interminables rodéos automobiles et s'enorgueillissent de côtoyer la mort au plus près. Il y a ces suicides incompréhensibles et ces silences qui n'en finissent pas. Ces raisonnements absurdes que nous renvoient des adolescents bardés de certitudes et contre lesquels notre réalisme finit par se décourager. Ces petites morts au quotidien où Isabelle, la tête dans un autre monde, semble ne plus nous entendre : « *Il y a deux soleils, dit-elle en s'éloignant. Le sombre n'est pas pour moi le moins tiède ou le moins nécessaire.* »

Aucun adulte ne peut ignorer la fascination des adolescents pour « le soleil sombre » et tout éducateur, nous le savons bien, doit « faire avec ». Mais « faire avec » n'est pas, pour autant, se résigner ; et prendre acte d'une étape nécessaire dans la croissance d'un sujet n'implique pas d'interrompre tout effort pour l'aider à la dépasser. Car la fascination de la mort et l'attrance pour la perfection que l'on pourrait atteindre en passant « de l'autre côté du miroir » représentent, à terme, de terribles impasses. On ne joue pas avec le temps, même après Einstein. Et la boutade d'Alain à Lamartine reste toujours d'actualité : « Oh, temps suspend ton vol... Mais combien de temps le temps suspendra-t-il son vol ? » Valéry lui-même, en son *Cimetière marin*, va jusqu'au bout de cette fascination pour « *Midi là-haut, Midi sans mouvement / En soi se pense et convient à soi-même* » avant de conclure « *Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !* » Car, on peut être envoûté par la pureté d'une image que viendrait ternir toute velléité d'incarnation. On peut être ébloui par la mort comme par le soleil. Mais on découvre vite qu'on se brûle au soleil et que la mort n'a rien de cette plénitude dont on rêvait... L'adolescence aspire à un monde idéal, sorte d'inversion terme à terme du plat conformisme des adultes. Rien n'est plus normal. Rien n'est plus sain, sans aucun doute. Mais rien ne serait plus dangereux que de laisser penser aux adolescents que la pantomime née de leur imagination peut se substituer durablement au difficile et humble travail d'inscription dans l'histoire, à la participation, appliquée et souvent douloureuse, au labeur des hommes aux prises avec le monde. Accéder à l'âge adulte suppose toujours un véritable deuil, un abandon des fantasmes de perfection et de toute-puissance, une renonciation aux illusions de « l'au-delà » pour affronter la réalité de « l'ici-bas ».

Intermezzo rappelle ainsi que la suspension, tant espérée par les adolescents, de la médiocrité des choses ne peut jamais s'installer durablement car elle n'est, à proprement parler, qu'une fiction, un reflet inversé dans le miroir, infiniment fragile, et que la buée d'un seul souffle peut faire disparaître. Les spectres auxquels rêve Isabelle, « *cette foule innombrable des morts* » qui montent de « *l'océan des ombres* » et se bousculent pour attirer son attention, sont eux-mêmes menacés. C'est le spectre lui-même qui l'affirme : « *Il arrive qu'une fatigue les prend, qu'une peste des morts sur eux souffle, qu'une tumeur de néant les ronge... Le beau gris de leur ombre s'argente, s'huile. Alors c'est bientôt la fin, la fin de tout...* Isabelle : *Voyons, vous n'allez pas croire cela !... Il est sûrement un moyen d'expliquer cette*

défaillance !

Le spectre : *La fin de la mort.* »

Il faut donc guérir Isabelle de l'illusion mortifère. « *Il ne s'agit pas, dit le Droguiste, de la ramener à elle, mais de la ramener à nous* », de la rendre au monde des vivants pour qu'elle y prenne une place, sa place. Et aussi pour qu'elle y découvre le bonheur d'une véritable rencontre, avec un être de chair et de sang, dans le tâtonnement et les imperfections inévitables de toute véritable aventure humaine. Et combien de parents ou d'éducateurs sont-ils ainsi affrontés au défi majeur de « ramener un être au monde » ! Quand se développent les attitudes de fuite systématique vers les formes les plus fusionnelles de bandes ou de clans... quand la publicité ne propose rien d'autre qu'une vie plastifiée où il ne reste plus qu'à occuper les places laissées vides dans les images des magazines... quand « les paradis artificiels » sont présentés comme des solutions « naturelles » à l'ennui devant le monde... quand l'école elle-même laisse l'esprit des élèves s'enfuir en dévitalisant les savoirs qu'elle enseigne... quand, à chaque instant, les éducateurs doivent faire face à des êtres absents de leur propre corps, absorbés, fascinés, tétanisés par les miroitements des univers virtuels... quand, à la mélancolie traditionnelle de l'adolescence, s'ajoutent les abandons, les errements, les incohérences d'adultes qui ne parviennent plus à rendre désirable « l'entrée dans leur monde »... alors il devient urgent, effectivement, pour Isabelle et tous les autres, de les « ramener à nous » :

« Le Droguiste : *Mademoiselle Isabelle n'est ni une baigneuse noyée, ni une alpiniste gelée. Elle est tombée par crise ou par mégarde dans une anesthésie dont vous comprenez comme moi le principe. [...] Il ne s'agit pas de la ramener à elle, mais de la ramener à nous. Essayons. Vous y êtes tous ? Vous avez compris?*

L'inspecteur : *Non, Droguiste.*

Le Maire : *En effet, vous n'êtes pas clair.* »

Personne, en effet, n'a encore vraiment compris comment s'y prendre et le lecteur lui-même doit relire la pièce attentivement pour y discerner que Giraudoux suggère trois attitudes pour « ramener Isabelle au monde », trois attitudes éducatives radicalement différentes et incarnées par des personnages aux méthodes particulièrement contrastées : l'inspecteur qui pratique « l'injonction rationaliste », le Contrôleur qui s'adonne à « la sollicitude affective » et le Droguiste, adepte lui, de ce que j'ai nommé jadis « une pédagogie des conditions » : « créer les occasions pour que l'autre retrouve en lui le désir de grandir»⁵.

Dès le début de la pièce, nous découvrons les convictions de l'Inspecteur, Cherchant à démontrer que les esprits n'existent pas, il s'époumone à les appeler et, devant leur silence, conclut sentencieusement : « *Messieurs, la preuve est faite : irréfutablement... Je me permettrai donc de sourire quand vous me dites que ce bourg est hanté* ». Plus tard, il explique comment il conçoit le progrès de l'humanité : « *L'instruction obligatoire isole l'âme de l'homme de cette tourbe qu'est le Cosmos, et chaque fois que l'humanité se délivre d'une de ses peaux spirituelles, elle lui accorde, en prime, une découverte absolument correspondante. L'Humanité a cessé au XVIIIe siècle de croire aux feux et aux souffres de l'Enfer, et, dans les dix ans, elle a découvert la vapeur et le gaz... [...] Qu'elle cesse de croire au principe divin même, et à l'instruction obligatoire succédera tout naturellement la Clarté obligatoire qui nettoiera la terre du rêve et de l'inconscient, rendra les mers transparentes jusqu'au fond des Kouriles, la parole des filles enfin sensée et la nuit, Monsieur le Spectre, semblable au soleil !* » C'est que l'Inspecteur croit au pouvoir de la Raison et au salut par les Lumières. Il est convaincu que l'Instruction délivrera l'homme de toutes scories de superstition et de spiritualité, qu'elle mettra un terme aux errances de l'affectivité et à son cortège d'abominations : utopies individuelles et collectives, rêves insensés de révolutions radicales, espérances stupides d'un avènement miraculeux de la Justice ou de la Beauté. Contre ces chimères, il propose une progression obstinée, sous la conduite d'une Administration éclairée, vers un monde où

⁵ *Frankenstein pédagogue*, ESF éditeur, Paris, 1996, en particulier p. 69 à 74.

chaque individu trouve sa place et effectue sa tâche avec pour seul mobile la certitude de faire son devoir. L'Autorité est là, incarnée par des inspecteurs comme lui, pour organiser la marche forcée vers l'Ordre rationnel. C'est à elle de tuer dans l'œuf toutes velléités de subversion qui pourraient laisser se développer de dangereuses illusions. Et l'école est d'abord là pour ça : élever l'enfant au-dessus de ses affects pour lui faire entendre l'écho de la raison. Elle n'a nullement pour vocation de laisser se développer une prétendue personnalité originale, ni même de favoriser l'expression individuelle. Tout cela est déjà trop présent, trop prégnant dans l'enfance et les niaiseries familiales qui l'idolâtrant. L'école, elle, est tout entière affaire d'Autorité au point, explique-t-il à Isabelle qui pratique la classe de nature, que « *le plafond, dans l'enseignement, doit être compris de façon à faire ressortir la taille de l'adulte vis-à-vis de l'enfant. Un maître qui adopte le plein air avoue qu'il est plus petit que l'arbre, moins corpulent que le bœuf, moins mobile que l'abeille, et sacrifie la meilleure preuve de sa dignité.* » Certes, le propos, ici, prête à sourire. Et, pourtant, l'Inspecteur, à bien des reprises, n'est pas loin de convaincre le spectateur ou le lecteur. N'est-il pas, finalement, le seul à vouloir vraiment sauver Isabelle ? N'est-il pas le plus farouche adversaire du Spectre et de la fascination pour l'au-delà ? Ne propose-t-il pas le plus efficace des contrepoisons en exigeant des élèves qu'ils s'adonnent à l'arithmétique plutôt qu'à des « rêveries poétiques » qui les enferment dans le délire solitaire ou collectif. Ne fait-il pas preuve d'une grande pertinence quand il affirme : « *Le pays d'où vient Isabelle n'est pas l'évanouissement, mais la désincarnation, peut-être l'oubli suprême. Ce qu'elle réclame, ce sont des vérités universelles.* » ? Car, si Isabelle se laisse aller vers la mort, c'est bien qu'elle est enfermée dans ses propres pensées, prisonnière de sa seule subjectivité, enivrée de sa propre solitude, nourrie permanence de la conviction de sa propre quarantaine. Elle meurt d'un isolement dans lequel elle se perd en croyant se trouver. Elle a donc besoin d'universel pour s'en sortir : car, seul l'universel peut lui offrir quelques éléments extérieurs où s'accrocher. Seul l'universel, parce que, précisément, il est « abstrait », « extrait » des subjectivités individuelles, peut lui proposer un point d'appui pour ne pas se dissoudre dans son propre délire... Et, ce qui est vrai ici pour Isabelle l'est aussi pour tous les adolescents que nous laissons s'égarer dans l'exaspération d'une subjectivité sans repères : enfermés dans leur monde, ignorant leur histoire comme les contraintes de leur environnement social, ils s'assourdissent progressivement en n'écoutant plus que les échos amplifiés de leur propre voix, de leur propre musique, de leurs propres désirs, parfois de leur propre haine. L'Inspecteur a raison : il est sain que l'autorité de l'adulte s'exprime sans scrupule inutile pour rappeler que « deux et deux font quatre ».

Mais reste la question des moyens et, là-dessus, l'Inspecteur témoigne lui-même d'un étrange aveuglement : « *Mon cher Maire, j'avais toujours regretté qu'à côté de l'exorcisme religieux, notre siècle de lumières n'eût pas institué une sorte de bénédiction laïque, qui interdît à la superstition le local une fois consacré. C'est à cette cérémonie que vous allez assister, et j'ai composé matin le texte d'une adjuration que je m'en vais vous lire.* » Voilà qui révèle le caractère éminemment religieux du rationalisme de l'Inspecteur ! Nous savions déjà que beaucoup de ceux qui invoquent la Raison le font avec telle passion qu'ils discréditent largement le propos qu'ils tiennent. L'Inspecteur de Giraudoux vend la mèche. Le rêve secret du rationaliste - Tiens, voilà les rationalistes se mettent à rêver ! - c'est d'utiliser précisément ce qu'ils dénoncent et de faire appel au pouvoir magique de la parole pour imposer leur conception. Ils veulent éradiquer le sacré par le sacrement et se retrouvent, sinon dans la position de Dieu dont la parole crée le monde, du moins dans celle du clerc dont « l'adjuration » affranchit l'univers du démon.

À ce titre d'ailleurs, nous sommes tous un peu comme l'Inspecteur : il nous arrive, en effet, de croire que notre propre parole dispose du pouvoir magique de libérer l'enfant ou l'adolescent de ses fantasmes et de ses préjugés, de tentations et de ses entêtements. Nous voulons tellement cette émancipation - à juste titre ! - que nous imaginons qu'il nous suffit de la décréter. C'est que nous commençons à discourir sans fin sur les satisfactions infinies que peut procurer l'accès à la rationalité. En face des visages dubitatifs ou indifférents de nos interlocuteurs, nous insistons, cherchons les plus belles formules, tentons de retrouver les rites

anciens qui, dit-on, marchaient si bien. Mais le bréviaire rationaliste ne porte plus guère et les élèves, enfants ou adolescents, écoutent nos « abjurations » avec de plus en plus de scepticisme. Les moins patients d'entre nous finissent par s'énerver, les plus violents passent à l'acte... sans guère plus d'effets. Ainsi s'épuisent les nouveaux clercs de la rationalité face aux « enfants bolides » dont parle Francis Imbert ou aux « enfants chauve-souris » que décrit Philippe Gaberan. Ainsi se découragent les enseignants qui croient encore au pouvoir magique des « abjurations ». Ainsi se préparent les politiques de ségrégation scolaire qui, prenant acte de l'échec de la parole rationaliste, organisent les ghettos pour les « sauvageons » de toutes sortes.

Face à cette tendance, les tenants de « pédagogie compassionnelle », que stigmatisent les « républicains » d'aujourd'hui, suggèrent de traiter la déviance par l'affection et de ramener les adolescents au monde par l'écoute empathique ou le dialogue confiant. Ils ressemblent ainsi au Contrôleur de Giraudoux. Ce dernier est amoureux d'Isabelle et, évidemment, a tout intérêt à la tirer des griffes du Spectre. Ce n'est pourtant pas sa déclaration d'amour qui opère : Isabelle ne la récuse pas, mais fait savoir à son prétendant qu'elle « *prendra seulement un mari qui ne lui interdise pas d'aimer à la fois la vie et la mort* ». Le Contrôleur tente alors de faire valoir l'extraordinaire aventure que représente la vie d'un fonctionnaire chargé des poids et mesures : le soir, au coucher du soleil, il « *habille le paysage avec le vocabulaire des contrôleurs du Moyen Âge* » et, la nuit, décrit la voûte céleste « *avec la nomenclature grecque ou moderne* ». Mais, surtout, il change de résidence administrative tous les trois ans et balance ainsi régulièrement entre deux communes : « *Saisissez-vous, explique-t-il, la délicatesse et la volupté de cette incertitude ?* » Ce qui lui permet de s'écrier avec fougue : « *Et c'est ainsi que le lyrisme de la vie de fonctionnaire n'a d'égal que son imprévu !* » Mais de tels arguments ne peuvent convaincre Isabelle : on n'arrache pas plus à la fascination de la mort par des promesses que par des abjurations. Pour qui vit dans la nostalgie de l'absolu, les petites satisfactions terrestres n'ont guère de valeur ; il faut avoir déjà choisi la vie pour en goûter les saveurs. Isabelle ne peut les trouver que bien fades et se « *précipiter vers le Spectre qui l'étreint et disparaît. Elle pâlit et défaille.* »

Devant l'échec patent des méthodes de l'inspecteur pour la ramener à la vie comme devant l'insuffisance des bonnes intentions du Contrôleur, reste-t-il une troisième voie ? C'est le Droguiste qui la propose et Viola, une des petites filles, qui la précise : « *C'est tout simple. Il faut rendre la vie autour de Mademoiselle Isabelle, plus forte que la mort.* » Tout simple, en effet. Il ne s'agit pas de rendre la vie à Isabelle. Cela, elle seule peut le faire. Il s'agit de créer, autour d'elle, une vie suffisamment chatoyante et attractive pour qu'Isabelle puisse s'accrocher à quelque occasion de revivre. *Intermezzo* va ainsi s'achever en une sorte de symphonie des bruits de la ville, entremêlant les phrases les plus banales et les mots les plus étranges, les sons les plus quotidiens et les évocations les plus poétiques, la trompe d'une auto et le serin qui chante. Nul ne sait alors à quelle bribe Isabelle va commencer à frémir ni à quel moment la vie va tressaillir à nouveau en elle. La « fugue du chœur provincial » s'amplifie autour d'elle, alternant les mouvements, *forte*, *pianissimo*, déployant la multitude des registres sur lesquels elle sait jouer... L'inspecteur lui-même est de la partie. Un mot va alors briser la « *couche de silence qui sépare le village d'Isabelle* ». Allez savoir pourquoi, c'est le mot « velours ». Ç'aurait été un autre mot pour une autre Isabelle. Une autre image. Une autre suggestion. Une autre activité. Une autre façon de dire les choses. Rien que l'on ne puisse jamais savoir à l'avance... mais un détail qui, à l'instant même où il apparaît, ne doit échapper à personne. Le laisser filer, c'est se condamner à attendre la prochaine occasion, au risque qu'elle ne vienne jamais, ou trop tard.

Ainsi vont les éducateurs qui savent que l'essentiel est de donner goût à la vie, aux savoirs, à la connaissance et à l'heureuse banalité des choses humaines. Ils ne se complaisent ni dans les abjurations grandiloquentes, ni dans les promesses de satisfactions futures que nul enfant ne peut vraiment entendre. Ils multiplient les occasions, « enrichissent le milieu » comme disent les psychologues, font des propositions qu'ils puisent dans leur expérience et dans la mémoire pédagogique accumulée au cours des siècles. Ils suggèrent,

tendent des perches, « différencient la pédagogie » comme l'expliquent aujourd'hui les pédagogues qui cherchent, dans la classe, « à rendre la vie, autour de l'élève, plus forte que la mort »... les activités scolaires plus fortes que l'ennui... les apprentissages plus forts que l'engourdissement dans les facilités cotonneuses du repli sur soi. Rien d'extraordinaire dans tout cela : « Ce qui se passe ici se passe chaque jour dans une des trente-huit mille communes de France » explique le Drogiste. Il ne faut donc pas s'en effrayer. Mais cela n'empêche pas de s'y préparer.